

Orphelins de pairs

Cetro

Copyright © 2014 Cetro

All rights reserved.

Orphelin de pairs

Je suis né en l'an 2000. Ouah, ça en jette, hein?

C'est en tout cas ce que stipulait, en grandes lettres gravées, la magnifique plaque de marbre qui trônait au centre de la porte de ma cage. Une immense cage faite de barreaux de fer forgé, recouverte de dorures. Kitch? Euh, ouais, complètement.

Mais c'était censé mettre en valeur l'attraction principale de la foire.

Moi. Le monstre. Le hideux et effrayant Phaco, né du croisement hasardeux entre une femme de petite vertu et un sanglier irradié.

Phaco. Quel nom à la con, quand même...

Enfin, tout ça, c'était pour le côté spectaculaire et étrange, vous vous en doutez bien.

Il va sans dire que ma mère n'a certainement pas

fauté avec un porc, aussi sauvage et ténébreux fût-il. Et rien n'indique qu'elle fut une fille de joie.

Je suis un simple être humain, mais c'est bien sûr moins vendeur et racoleur.

Lorsque je dis simple, ça ne reflète tout de même pas la stricte réalité.

Car en matière de monstruosité, on peut dire que la nature m'a gâté.

Je n'ai jamais connu mes parents. Même s'ils existent bel et bien, et sont certainement en vie, techniquement, je suis orphelin.

Orphelin de mère, de père... et de pairs.

Oui, de pairs. Car d'enfants comme moi, il n'en existe pas. Je suis unique en mon genre, seul au monde.

Je ne peux qu'imaginer la réaction de mes parents à ma naissance.

Lorsque, après neuf longs mois d'attente impatiente, d'espoirs et de projections, ils ont vu ma gueule apparaître pour la première fois.

Exit les «ooooh qu'il est mignon». Cela devait bien plus ressembler à «AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAHHHHHHHHH, putain, mais c'est quoi ce truc????».

De quoi vous couper l'envie de maternité à tout jamais.

Eh oui, j'ai une gueule, comme on dit... spéciale, particulière... une sale gueule.

Je suis affublé d'une sorte de groin immonde en guise de charmant petit nez.

Mes mâchoires déformées comportent des canines sortant de ma bouche à la manière de défenses. Pour couronner le tout, j'ai de petits yeux... porcins, ouais. Ainsi qu'une chevelure de crin épais, pas du plus joli des effets, surmontant un vilain crâne bulbeux.

Pas élégant, peu ragoûtant.

Dire que je ne suis pas beau est assez loin de la réalité, c'est plutôt réducteur. Ce n'est que très peu évocateur quant à ce que ma vue provoque chez les gens.

Croyez-moi, j'ai eu largement le temps de les observer, derrière mes barreaux. Moi, l'attraction vivante.

Horriés, dégoûtés, mal à l'aise. Quelquefois au bord de l'évanouissement, presque toujours atteints de nausées.

C'est maître Mollo qui m'a trouvé. En 2000, donc. Grand homme maigre, toujours vêtu d'une vieille redingote, une canne à pommeau sculpté à la main, coiffé d'un haut de forme.

De longs doigts osseux évoquant des serres, qui ne dépareillent pas du tout avec son faciès de vautour.

Une gueule taillée à la serpe, maigre et osseuse, étroite et pointue comme une lame. Pas le modèle de la bonhomie joviale, pour tout dire.

Mes parents avaient pris soin de me déposer au chaud et à l'abri... dans une poubelle. Confortablement installé sur une chaude et moelleuse épaisseur d'ordures en pleine fermentation, d'où, paraît-il, je vagissais puissamment.

Ce n'est ni un quelconque instinct paternel ni même son esprit charitable qui l'a poussé à me recueillir.

Lui, le premier regard porté sur moi a fait ressurgir sa vénalité naturelle.

Il a de suite su évaluer le potentiel économique, subodoré que je ferai sa fortune. Et c'est bien ce que je fis, malgré moi.

Il m'a donné un nom «commercial», nourri de coups dans la gueule et d'infâmes bouillies, du genre de celles qu'on donnerait aux cochons. Ben ouais.

Il m'a construit une niche, indigne du plus galeux des chiens. Puis cette cage dorée, destinée à plaire au public. À moi, moins. Mais il s'en foutait.

Pas ou peu de nettoyage, si bien que j'ai vécu ma vie sur un matelas de nature étrange, mélange de paille et de mes propres excréments. Mon fumier. Ça faisait plus animal, ça.

Maître Mollo, on ne peut pas dire qu'il m'ait étouffé

de câlins et d'attentions. Non, la tendresse, c'est pas trop son truc.

Il m'a toujours considéré et voulu comme un animal sauvage. Traité comme tel.

Les tout premiers souvenirs conscients que j'ai de lui, je devais avoir trois ans à peu près.

Il m'incitait déjà à prendre des poses et expressions menaçantes, pour donner le frisson au public. Et si je n'étais pas assez effrayant, je prenais des coups de canne.

Heureusement, parmi la troupe de forains, tous n'étaient pas comme lui.

Sinon, je ne serais pas là en train de vous parler de manière intelligible, n'est-ce pas?

Tout au mieux grognerais-je et couinerais-je, en rotant et pétant, j'imagine.

Non.

Il y avait le grand Hercule.

Nom de spectacle qui a fini par devenir son unique patronyme.

Celui qui était le sien à sa naissance, je ne le connais pas. Je me demande si lui même s'en souvenait.

En tout cas, facile de deviner quelle était sa particularité avec pareil pseudonyme.

Il était l'homme fort, celui pour qui, en matière de puissance physique, rien ne semblait représenter une limite.

Immense bonhomme, aux épaules larges comme celles de deux hommes, et aux bras gros et puissants comme des chênes.

Oui, il était incroyablement fort. Mais surtout incroyablement tendre et humain. Son visage, tranchant étrangement avec sa stature et son âge, paraissait enfantin et empreint de bonté.

Il m'a offert son amour, quand les autres m'offraient leurs crachats et leurs coups de pieds. Étrange de penser que le plus maternel était de loin le plus viril.

Et pourtant... je garde de cet homme l'image d'un père aimant, peut-être plus que cela même. Sans ces instants de réconfort vécus à ses côtés, j'aurais sombré totalement dans l'animalité dans laquelle maître Mollo voulait à toute force me pousser.

Tous les soirs, quasiment, adossés l'un à l'autre, séparés par le froid métal des barreaux qui ne suffisait pas à retenir sa chaleur et sa bienveillance, nous discutons et échangeons. Il m'offrait, outre son amour, sa considération, indispensable à la construction de ma personnalité.

Il y avait aussi Bella, la prodigieuse femme à barbe.

De sa particularité, elle avait conçu un repli sur elle même, préférant la compagnie des livres à celle de ses

homologues.

Elle était un être de réflexion et de culture, aussi raffinée que raillée. Bien plus savante que ceux qui la rabaissaient constamment au rang d'erreur de la nature. Confrontation directe de la curiosité malsaine et destructrice et d'une curiosité noble et constructive, scientifique et culturelle. La brute idiotie, sûre d'elle, raillant la discrète intelligence.

Elle fut pour moi une inépuisable source de savoir... et de réconfort.

Une épaule sur laquelle m'appuyer, en sus de celles, colossales, de ce bon vieil Hercule.

Elle se dissimulait toujours dans un immense buisson contigu à ma cage pour me faire la lecture, m'apprendre à lire et à écrire. Pour me dispenser son savoir et son amour. De l'un comme de l'autre, elle n'était ni dépourvue, ni avare.

En dépit de sa débordante pilosité, Bella restera à jamais pour moi le modèle féminin par excellence, par sa patience à m'enseigner et sa délicatesse, volontairement effacée lors de ses représentations en public. Pour sa gentillesse et son amour. Sa tolérance et sa compassion.

Entre deux raclées passées à coups de bâton, seule éducation valable pour un fauve tel que moi selon les préceptes de mon maître, j'ai donc eu droit à de vrais soins, à une véritable éducation. Toujours en cachette, sans l'accord de Mollo. Cela n'en avait que plus de valeur

à mes yeux.

Grâce à mes parents adoptifs et de cœur, les seuls qui compteront jamais à mes yeux, je pourrais hurler à la face du monde «je ne suis pas un animal».

Pendant que maître Mollo travaillait à me rendre inhumain, pour effrayer les populations en manque de sensation et les pousser à dépenser pour s'offrir le frisson, Bella et Hercule, eux, façonnaient et nourrissaient mon humanité.

Je suis un monstre humain, un homme monstrueux.

En dépit de l'amour prodigué par ces deux anges, l'horizon restreint de ma cage commençait à me peser. Les merveilleuses histoires, puisées dans la littérature et contées par ma douce Bella m'ont en effet donné le goût à l'évasion. Mentale, tout d'abord.

Puis, l'idée de m'enfuir, physiquement, de me libérer du joug de Mollo, a commencé à germer. Se faire chaque jour plus prégnante. Jusqu'à occuper la totalité de mes pensées conscientes et envahir mes rêves.

Les années passées derrière les barreaux m'ont étrangement éveillé au monde.

Et j'étais bien décidé à partir le découvrir.

Surtout lorsque Mollo, ayant découvert ma relative érudition et mes liens fraternels avec Bella, s'est mis en tête de me rosser chaque jour. Il aurait fini par me tuer.

Si j'ai bien un faciès animal, j'ai aussi acquis, au fil des

ans, une force physique supérieure à la norme. Ben ouais, au moins un avantage à ce corps maudit.

Comme si mon papa de cœur m'avait légué ses gènes par la voie de ses soins.

C'est ainsi que, par une belle nuit d'été, j'ai tenté d'écartier mes barreaux... en vain. Si je suis fort pour un adolescent, je ne l'étais pas assez. Hercule a alors fait irruption et, comme s'ils avaient eu la malléabilité de l'or pur, a tordu ces jolis barreaux dorés avec une puissance assez proche de la bestialité.

Poser un pied dehors sans personne pour guider mes pas a été pour moi la chose la plus difficile à accomplir. Peur d'aller à l'encontre de ce que Mollo a mis du cœur à m'enfoncer dans le crâne. Le conditionnement est efficace, et il reste une entrave sournoise lorsque les grilles sont tombées.

Mais les outils intellectuels semés par ma douce Bella dans mon esprit en formation m'ont aidé à scier ces chaînes-là aussi, à m'en émanciper. Le savoir est plus puissant que l'instinct, il le domine, en fait son allié.

Plus rien ne me retenait. J'étais libre et libéré pour la première fois de ma misérable existence.

J'ai longuement et puissamment serré Hercule dans mes bras, puis me suis enfui sous le couvert de la nuit.

Et c'est alors, seulement alors, que j'ai commencé à réaliser que l'aventure ne serait certainement pas aussi fantastique et merveilleuse que ce que j'avais pu

imaginer.

Par où commencer? Où aller? Comment savoir où me diriger dans le noir, dans un monde que je ne connais pas?

Quel débile quand même...

Mes jambes ont fini par me porter loin du champ de foire, à l'abri du regard inquisiteur et des coups de canne de Mollo.

Des attentions de Belle et Hercule aussi, malheureusement. Ils me manquaient déjà cruellement, dès la première nuit.

J'ai arpenté les trottoirs et les champs, les villes et les campagnes, à la recherche de travail, d'un moyen de subsister.

L'idée d'embaucher un traumatisme visuel permanent ne semblait pas rencontrer un franc succès, si bien que la tambouille dégueulasse servie par Mollo est venue à me manquer, faute de trouver autre chose à manger. Eh oui, comme quoi, tout finit par arriver, jusqu'à l'impensable.

S'il n'a jamais été d'une immense tendresse envers moi, voilà pourtant un point que je ne peux lui reprocher: jamais je n'avais eu faim, avant. Et c'est une sensation que j'aurais préféré ne pas connaître.

Après quelques jours d'errance affamée, l'écume aux lèvres, j'ai du me résoudre à commettre ce qui allait

s'avérer être ma première grosse erreur.

J'ai volé des œufs et du lait dans une ferme.

Pensez un peu. Le monstre enragé pillant et menaçant les braves gens. Les rumeurs vont généralement bon train et ont cette fâcheuse tendance à modifier, ou au moins amplifier la réalité.

Les bruits courant plus vite que moi, j'ai rapidement été précédé par une solide et encombrante réputation de fléau à exterminer. La chasse était donnée.

Des hordes en colère en avaient après moi, et je soupçonnais que Mollo ne lâcherait pas l'affaire non plus.

Il m'a fallu aller toujours plus loin, là où les yeux et les oreilles n'avaient encore jamais vu ni entendu parler de quelque chose comme moi.

C'est là, dans la petite ville côtière de Moulessac à l'atmosphère brumeuse et iodée, que je l'ai rencontrée. Courbée, mais fière. Arpentant le bord de mer, fierté de cette cité.

Pétunia, la vieille malvoyante de la rue de l'océan, la vue aussi basse que le verbe haut, la peau parcheminée comme un vieux papyrus, les membres et le nez torves.

Véritable institution, connue de toutes et de tous dans cette bourgade.

Toujours accompagnée de son orgue de barbarie et de son petit singe, elle chantait sa nostalgie d'un passé

révolu.

Sa voix m'a de suite charmé, comme tout le monde d'ailleurs. Elle a su atteindre mon cœur à m'en dresser les poils. Imaginez un peu Phaco l'homme cochon déjà naturellement hirsute, avec le poil hérissé... heureusement, Pétunia n'en percevait rien, en dehors d'une silhouette massive.

Ses fans, par contre, n'ont pas goûté la vision, et les badauds comblés se sont éparpillés comme une volée de moineaux.

Très vite, je me suis retrouvé seul spectateur.

Le capucin, danseur émérite, m'a littéralement fasciné, par sa chorégraphie et la diversité des services rendus à sa maîtresse.

Le souffle et la résistance de cette personne, née en des temps qui n'ont plus d'existence que dans les livres de Bella, étaient impressionnants.

Tout droit sortie de l'Histoire, pas vraiment décidée à en tourner la page, elle animait pourtant le présent et narguait l'avenir.

Je suis resté très longtemps à les observer, à les écouter. Jusqu'à ce qu'elle range son matériel.

— Ben mon cher monsieur Darwin, je ne sais pas ce qu'il se passe aujourd'hui, mais les gens semblent nous boudier. Je dois me faire vieille, ma voix ne charme plus que les abeilles.

— Oh non, madame. C'était magnifique. Je n'avais jamais rien entendu de si... émouvant.

— Tiens. J'ai donc encore un fan? Qui es-tu mon garçon? Je ne t'ai jamais entendu dans le coin.

— Oh, c'est que je viens de bien loin, madame. On m'appelle Phaco.

— Phaco... que voilà un étrange prénom. Moi c'est Pétunia, et lui, c'est monsieur Darwin. Il m'aide beaucoup à évoluer dans les environs. Sans lui, probablement devrais-je rester enfermée.

Le singe me salua, ôta son petit chapeau rouge tout en s'inclinant.

— Il est fantastique, madame, vraiment. Le seul singe que j'ai jamais vu avant, c'était le vieux chimpanzé de maître Mollo. Et lui, le seul tour qu'il savait faire, c'était balancer sa merde sur les gens.

— Ah, c'est un service moins utile, mais ça peut parfois être mérité, et ça reflète bien la nature de son propriétaire. Tu dis maître Mollo? Tu connais donc cette vieille raclure?

— C'est lui qui m'a recueilli bébé. J'ai... travaillé avec lui, toute ma vie.

— Ouuuuuh.... recueilli? travaillé avec lui? Ou on ne parle pas du même, ou tu maquilles la vérité, mon petit gars. Mais des Mollo, j'en ai jamais connu qu'un. Tu t'es enfui, c'est ça hein?

Impossible de répondre quoi que ce soit, de sortir le moindre mot.

— Ne t'en fais pas petit. Si tu as fuit cette ordure, je ne peux que t'en féliciter. Tu viendras bien manger avec nous ce soir? Tu dois avoir faim, et j'imagine que tu n'as pas d'endroit où te poser. Je me trompe?

— C'est que... c'est très gentil, vraiment, mais je ne voudrais pas vous déranger, madame.

— Arrête un peu avec tes «madame». Appelle-moi Pétunia. Et ça nous fera un peu de compagnie, à monsieur Darwin et moi même. Allez, aide-nous à pousser l'orgue pour mériter ta pitance.

Ce que j'ai fait sans hésiter et sans le moindre problème.

L'instrument, aussi imposant et lourd fût-il, était parfaitement roulant.

Monsieur Darwin a guidé nos pas jusqu'à cette vieille bicoque, juste en bordure de plage. Une demeure relativement grande pour une personne seule avec un petit singe, m'a-t-il semblé. Ceci dit, mon jugement en la matière n'était fondé que sur ma propre expérience de logement, donc forcément...

Durant tout mon séjour chez elle, du premier instant au dernier, Pétunia n'a jamais éprouvé la moindre réticence à me parler et me fréquenter.

Bien sûr, sa vue quasi nulle a dû faciliter les choses.

Mais je reste convaincu que si elle m'avait vu dès le début, son comportement n'aurait en rien différé.

Ce soir là, devant un rassurant feu de cheminée, nous avons mangé de la viande grillée et de fantastiques tomates au four agrémentées d'ail et de fines herbes.

C'était probablement un repas des plus simples, mais quelle découverte pour moi.

Comme si mes papilles gustatives se réveillaient juste à cet instant d'un sommeil de 14 ans. J'ignorais totalement qu'on put éprouver tant de satisfaction à manger.

Pour moi, ça avait jusqu'alors toujours relevé d'un simple besoin physiologique, certainement pas du plaisir.

Monsieur Darwin a quant à lui dégusté un grand plat de fruits et légumes crus, puis s'est installé devant une énorme boîte noire.

Je savais ce que c'était, pour en avoir entendu parler par Bella.

Mais quelle surprise tout de même.

L'écran s'est peuplé et animé soudain, et la vie en a jailli.

Aucune description ne m'avait préparé à cela.

Impossible pour moi de comprendre où transitaient ces innombrables images avant d'atterrir sous nos yeux.

Mais le plaisir était tel que cela est vite devenu secondaire.

Étonnant de constater à quel point on s'habitue rapidement aux bonnes choses.

Ce rythme de vie me convenait très bien pour tout dire.

Tout ceci a bien duré quelques mois.

De toute ma vie, jamais je n'avais été si heureux.

Si je n'ai à aucun instant oublié les attentions de Bella et Hercule, leur gentillesse était tout de même contrebalancée par les maltraitances et mes conditions de vie.

Je les garde dans mon cœur, j'espère les revoir un jour, mais maintenant je sais que j'ai eu raison de partir.

Rien que pour vivre ces moments auprès de Pétunia... et monsieur Darwin.

Et bien sûr, comme toutes les bonnes choses, paraît-il, cela devait prendre fin.

J'avais presque oublié mes poursuivants.

Pour quelques œufs et un peu de lait, faut dire que je

n'aurais jamais imaginé provoquer une rancune si tenace.

La police et la gendarmerie avaient été mises sur mes traces, avec en main un portrait-robot.

Alors, soyons clairs. En dépit du côté approximatif des portraits robot «en général», avec la gueule que j'ai, peu de chances qu'ils me confondent avec un autre, la description reste aisée.

Pétunia devait bien sentir le vent tourner, puisqu'elle m'avait conseillé de sortir masqué, les gens souffrant de plus en plus de «salegueulophobie» à mon égard.

Je jouais un petit rôle dans son spectacle de rue, qui justement nécessitait le port d'un masque, cela passait donc plutôt bien auprès des spectateurs.

Mais ça n'a pas trompé les forces de l'ordre bien longtemps.

Ils me sont tombés dessus sans ménagement, un matin.

J'allais chercher le pain, chaudement vêtu, bonnet et large écharpe (patiemment tricotés par ma bonne Pétunia) masquant le principal élément fauteur de troubles de ma curieuse anatomie. Ma tête, ouais.

Les gendarmes devaient m'observer depuis quelque temps déjà, j'imagine.

Ils m'ont plaqué au sol, sans aucune hésitation, preuve qu'ils savaient parfaitement à qui ils avaient

affaire.

Je n'ai pas vraiment à me plaindre d'eux. Ils ont été assez corrects, pas de violence inutile, ni humiliation.

Bon, j'aurais tout de même préféré qu'ils me foutent la paix, mais ils n'obéissaient jamais qu'aux ordres reçus, je suppose.

J'ai été bon pour un tour en fourgon. Puis j'ai retrouvé des barreaux. Pas dorés, ceux-là, mais solides.

Le temps de passer en justice, et comme je suis encore un enfant, ou un truc approchant en tout cas, j'ai été transféré dans un centre pour jeunes délinquants, en difficultés, sans attaches familiales et tout le tralala. Des enfants et ados de 7 à 18 ans, au parcours de vie chaotique, s'y retrouvent enfermés.

J'en avais entendu parler par l'intermédiaire de Pétunia.

Je redoutais de m'y retrouver un jour.

Ben m'y voilà.

Le centre d'accueil de la Côte d'Amour. Ouais, un joli nom pour habiller une réalité autre.

C'est donc ainsi que je me retrouve dans cette chambre pourrie, humide et insalubre.

Les murs sont recouverts d'un épais papier peint aux couleurs d'origine oubliées et remplacées peu à peu par un bleu verdâtre composé de moisissures.

OK, c'est toujours mieux que la cage de Mollo, ici au moins y a un lit.

Ça fait maintenant trois semaines que je suis enfermé dans ce centre.

Et chaque nuit, c'est la même histoire. Cris étouffés, gémissement, pleurs.

On dirait que ça provient du mur lui-même. Je n'ai pas la possibilité d'éclairer, la lumière est contrôlée par les gardiens, qui jugent seuls du moment opportun pour tout éteindre. Mais je suis sûr que ça sort de ce foutu mur moisi.

J'en ai parlé à mon voisin de chambrée. Le seul qui accepte que je lui adresse la parole. Mais lui n'a jamais rien entendu. Ni personne d'autre, semble-t-il.

Bobbu, c'est ainsi que se nomme mon codétenu.

Bon sang, Bobbu et Phaco, tu parles d'une équipe.

Lui n'est pas monstrueux, atteint de malformations ou que sais-je encore. Rejeté par contre, il l'est, peut-être encore plus que je ne le suis.

Car Bobbu, au regard de nos «camarades» d'infortune, souffre du pire des handicaps.

Il est roux.

Et ça, apparemment, ça ressemble à la pire injure faite aux ados en groupe.

Je crois même que mon arrivée lui a fait le plus grand

bien.

Il peut discuter, enfin, avec quelqu'un qui ne le regarde pas avec mépris.

Bon, je serais tout de même gonflé de le faire.

Mais du coup, lui m'a accepté de suite, sans rechigner.

Il a bien sûr été étonné au début. Qui ne le serait pas?

Mais très vite, il a perçu que j'étais sa chance d'avoir une vie sociale. Comme Mollo avait flairé la fortune.

Bobbu est donc roux, tout ce qu'il y a de plus carotte.

Et, deuxième pierre d'achoppement, il est grassouillet. Vraiment. Blanc et rond comme un nuage douillet.

Cumulard, le Bobbu. Et croyez-moi, les autres le lui font bien sentir.

S'ils se méfient encore et n'osent pas s'en prendre à moi directement, Bobbu est leur souffre-douleur attitré. Humiliations et raclées sont au rendez-vous. Pour lui, se retrouver le soir enfermé dans notre chambre-cellule est un soulagement.

Car cette porte, prévue pour le retenir, devient le seul rempart contre les intrusions de cette bande de malfaisants.

À croire qu'ils ont besoin de rabaisser et écraser quelqu'un pour se sentir un peu moins mal ici eux même, en comparaison.

Moi j'aime bien sa tête à Bobbu. Il est toujours jovial et agréable.

Ça se lit aisément sur son visage.

Lui doit avoir plus de mal à déceler des émotions sur le mien. Mais il passe outre.

Personnellement, je n'ai vraiment aucune animosité envers Bobbu, surtout pas parce qu'il est roux et rond.

Il y a tout de même un côté qui m'énerve un peu chez lui, qui me dérange, mais pas pour des questions d'apparence. Je serais mal placé, tout de même.

Non. C'est cette fâcheuse tendance qu'il a à se tripoter les couilles non-stop. En permanence plongée dans son caleçon, comme s'il avait peur qu'elles se fassent la malle. Oui, ça, ça m'agace. Bon sang, qu'il les laisse donc tranquilles.

Il a une autre particularité, mais qui m'amuse, celle-là. Il tient absolument à utiliser des expressions en tout genre, son langage en regorge. Mais il les déforme systématiquement. Le résultat ne veut souvent plus rien dire. Je sais que ça énerve les autres, mais moi je trouve ça marrant.

En tout cas, pour en revenir aux étranges bruits que j'entends dans cette foutue chambre, toutes les nuits c'est pareil, à heure régulière.

Du coup, je dors peu. Car le temps que je retrouve le

sommeil, et déjà nous sommes tirés du lit. 6H00 du mat, tout le monde debout.

Les gardiens sifflent, tambourinent à toutes les portes, et déverrouillent les serrures.

Nous sommes tous censés sortir dans le couloir, en slip. Pas moyen de s'habiller, sinon la chambrée du fautif est privée de repas jusqu'au lendemain.

Été ou hiver, c'est pareil, c'est dans le règlement. On reste tous à se cailler les meules, pieds nus sur le sol de pierre froide et humide.

Vient l'un des moments les plus redoutés par Bobbu, même s'il ne le montre pas. La douche commune.

J'avoue que j'aimerais un peu plus d'intimité, moi aussi.

Mais moi, comme je le disais, on ne me fait pas chier. Ils se tiennent tous à l'écart, de peur que je les croque.

Ce n'est pas agréable d'être considéré comme un animal dangereux, mais pour une fois, ça me sert.

Bobbu se retrouve toujours sans savon ni serviette, il se fait fouetter le cul à coups de linges mouillés.

Faut dire qu'ils peuvent pas le louper, il tient bien assis, le Bobbu.

Un large popotin blanc empli de cellulite.

On dirait qu'il a de multiples fossettes. Jamais je n'avais vu quelqu'un d'aussi souriant. Qu'il soit de dos

ou bien de face, il est toujours aussi jovial.

Bien sûr, ils se foutent aussi et surtout de son pubis carotte.

Quelle bande d'abrutis.

Les gardiens s'en tamponnent, ils laissent faire et semblent même s'en réjouir, y compris lorsque Bobbu, ou un autre, se fait taper dessus.

Je n'ai pas encore pris parti publiquement pour mon pote Bobbu.

Mais je sens que ça monte, la colère augmente de jour en jour.

Je leur prouverai peut-être bientôt qu'ils ont toutes les raisons de me craindre.

Pour tout dire, les premiers jours, j'ai réellement cru qu'ils s'amusaient. Que Bobbu jouait volontiers le jeu, lui qui a toujours le sourire.

Mais j'ai vu que cela tournait au harcèlement lorsqu'une nuit, j'ai entendu Bobbu pleurer. Ça suffit.

Aujourd'hui, le chef de meute, celui qui donne le premier coup de crocs, a l'air bien en forme et décidé à faire chier.

Fender. Une sorte de grand con toujours fier de lui. Très brun et mat de peau, grand, mince et musclé... il est l'anti Bobbu par excellence.

Il s'aime, en totale exclusivité. Pour les autres, il ne

paraît nourrir que du mépris.

Il a sa petite cour de lèches bottes, toujours prêts à le soutenir et le pousser dans la voie de l'humiliation.

Un connard entouré de ses semblables.

Parmi eux, le pire pour moi, celui qui est souvent à l'origine des accrochages.

Pardo, la petite pute de service.

Il aime foutre la merde et se cacher ensuite derrière les biceps de ses camarades.

Seul, il n'oserait jamais rien.

Mais pousser les autres à faire du mal semble le faire bander.

Je soupçonne même que Pardo soit autre chose qu'un simple camarade, pour Fender... et pas seulement lui.

Mais pour l'heure, ce ne sont que des suppositions après un simple ressenti.

En tout cas, pour eux, l'impression d'appartenir à un clan, et se liguier contre une victime choisie a quelque chose de rassurant.

Se sentir fort et à l'abri de pareils abus. Ne surtout pas être celui qui les subit. Voilà ce qui les motive.

Comme chaque jour, le premier à ouvrir son clapet à merde est bien évidemment Pardo. Lui, faudra vraiment que je songe à le lui faire fermer.

— Eh les gars, vous avez vu, gras-double veut prendre une douche avec nous.

— Monsieur saindoux veut dégraisser, ajoute Fender.

Rires tonitruants d'abrutis. Dès que Fender ouvre sa grande gueule, les autres le flattent de leurs rires forcés. C'est comme ça.

— Eh Fender, regarde un peu Moby Dick, la baleine blanche est venue s'échouer ici.

Re éclats de rire gras.

Et Bobbu prend la parole à son tour. Il ne peut pas s'en empêcher. Il sait qu'après ça, il va ramasser. Mais il doit le faire.

— Ah, mais je ne suis pas gros. J'ai juste une surface de caresse supérieure à la normale. Les filles aiment ça, vous savez. Oh, avec moi, c'est pas l'amour avec un grand A, bien sûr, mais celles qui m'ont fréquenté ont connu l'amour avec un gros tas.

Voilà. Il sourit. Content de sa sortie.

Il a de l'humour, je trouve, de l'autodérision.

Personnellement il me fait rire, plus que les ahuris en tout cas.

Mais il ne devrait pas. Les autres sont furieux, ça y est. Ils n'aiment pas qu'on soit plus fin qu'eux. Autant dire qu'ils peuvent en vouloir au monde entier.

— Tu te fous de notre gueule le roucmout? T'aimes qu'on s'acharne sur toi ou quoi? Ça te suffit jamais hein, gras-double?

— Non, j'oserais pas Fender. Vous provoquer, ce serait un peu la pomme de terre contre l'appeau de fer. Voué à la défaite.

Ah, j'avais pas raison? Voilà l'une de ses fameuses citations. Il ne peut pas s'en empêcher, je vous dis.

— Il se fout de toi Fender, et de nous tous. Ça mérite bien une punition, pour l'exemple. Chopez-le!

Et là, cette salope de Pardo à l'œuvre.

Fender lance un regard foudroyant à Pardo, qui se liquéfie instantanément.

Les ordres, c'est lui qui les donne, personne d'autre. Il ne se laisse pas diriger, Fender.

— Chopez-le!

Pardo sourit et jubile, je crois qu'il va jouir.

Alexey, dit le russe, le plus costaud de tous, le plus ahuri aussi, s'avance. Cette montagne de muscles ne semble pas comprendre grand-chose, en dehors des deux derniers mots prononcés par Fender. Un défi sur pattes lancé à la science, né sans neurones et pourtant bien mobile, l'enfoiré. Il s'élance comme un taureau en furie sur le pauvre Bobbu qui bientôt ne sera plus.

Alexey glisse sur le carrelage humide et s'éclate le

crâne contre le mur. KO.

— Tant va le russe à l'eau, qu'à la fin il se casse.

Et il insiste, ce bougre de Bobbu. Souriant, lumineux. Je ne sais toujours pas s'il agit ainsi consciemment pour se foutre de leur gueule et les faire enrager, ou s'il est simplement comme ça. Nature.

Lorsque d'autres s'avancent vers lui, plus prudemment toutefois pour ne pas risquer le naufrage, je m'interpose. Basta. Le harcèlement doit prendre fin.

— Si l'un de vous fait un pas de plus vers Bobbu, je lui arrache un bras.

Je joins à la parole mon expression la plus menaçante, héritée des leçons de Mollo.

Il était bon professeur, si j'en juge par la mine horrifiée et terrifiée de cette bande de cloportes. Hésitants, incertains, ils portent tous leurs espoirs sur leur idole et maître.

Lui même ne paraît pas plus reluisant, regard fuyant et sexe rentrant. Fini le beau mâle dominant, j'ai sous les yeux un être asexué et tremblant.

Mais il ne doit surtout pas perdre la face. Pas devant les autres.

— Laissez roucmout, les gars, il va faire une gâterie à son chien de garde.

De nouveau, éclats de rire gras. Les apparences sont

sauvées. Fender conserve son statut. Pour le moment.

Le seul qui ne nous tourne pas le dos est Pardo. Ses yeux vont de Bobbu à Fender, et de Fender à Bobbu.

— On va pas le laisser s'en tirer comme ça? Me dis pas ça Fender? Crache-t-il de sa voix de fausset.

— Oh Fender, tu oublies ta puterelle. Emmène-la, avant que Phaco la dévore, lance Bobbu haut et fort.

C'est plus fort que lui, il faut qu'il ouvre sa gueule. Là, je doute que Fender puisse faire marche arrière. Son honneur est mis en jeu en public.

— Tu vas pas le laisser me parler comme ça? Fender?

Fender me regarde attentivement, avant de prendre la parole.

— Tu commences à me casser les couilles, sérieux, Pardo. Tu te prends pour qui? Tu crois que t'as des ordres à me donner? Tu veux leur foutre une branlée? Ben vas-y, te gêne pas.

Sur ces mots, il fait demi-tour. D'un geste, il amène avec lui ses troupes.

Punaise. Fender s'est réellement chié dessus. Victoire totale des parias sur le clan des caïds.

Bobbu, plus souriant que jamais, n'en peut plus de satisfaction, ne retient plus sa joie. Il a intérêt à se méfier dans les jours à venir, lui. Pas sûr que le camouflet administré à Fender passe sans mal.

— Allez, fot-en-cul, rejoins ton maître. Va le réconforter comme tu sais si bien le faire.

Bobbu exagère. Il me fait marrer autant que chier. On le paiera à un moment ou un autre. Le regard que lui lance Pardo en dit long sur le traitement qu'il aimerait lui faire subir. S'il en était capable.

Pardo se barre, oreilles et queue basses. Et Bobbu danse. Je pense que c'est la première fois qu'il obtient une victoire sur ce ramassis de merdes.

Il ondule comme un bol de gelée. C'est amusant à voir, j'avoue.

Lorsque le russe se redresse, Bobbu s'en écarte prudemment, mais continue à se trémousser.

Alexey ne demande pas son reste, encore un peu sonné. Il a mal à la tête, se sent humilié et merdeux.

Nous nous lavons plus tranquillement que jamais auparavant. Bobbu chante à tue-tête.

Jusqu'à ce qu'un gardien débarque. Les coups risquent de pleuvoir de sa main autant que les gouttes d'eau du pommeau de douche, on le sait tous les deux, mais cela n'entame en rien l'euphorie de mon nouvel ami.

Moss fait son entrée, comme un animal enragé. Moss le molosse, comme le nomme tout le monde ici.

Un véritable prédateur, une gueule de doberman avec des yeux de rapace. Le crâne aussi étroit que ses idées,

surmonté d'une coupe à la brosse parfaitement hérissée.

Ses yeux saillent de leurs orbites d'une manière qui, si elle n'était si effrayante en ces circonstances, serait assez comique. Ils sont une arme de persuasion et dissuasion massives.

Il est le genre de personne qui vous capture de son regard. Lorsque vous y êtes pris et prisonnier, plus moyen de s'en tirer. Quoi que vous ayez fait, y compris rien du tout, vous vous sentez coupable. Non. Vous êtes coupable. Irrémédiablement. Vous êtes prêt à avouer les pires crimes, à vous livrer corps et âme.

Même maître Mollo n'a jamais eu un regard aussi dur et pénétrant. On dirait vraiment qu'il veut vous dépecer, éventrer, éviscérer... enfin, tout un programme agréable, quoi.

Bobbu, il appelle ça le regard marron. C'est bien pire qu'un regard noir, car celui-là vous fait automatiquement vous chier dessus.

Le cerbère arrive sur nous, matraque levée haut au-dessus de sa tête, paré à toute éventualité, surtout la plus plaisante pour lui: nous ouvrir le crâne.

Bobbu et moi savons désormais l'attitude à adopter face à cet énergomène. À genoux, mains sur la tête, cela calme l'agressivité de cet excité pathologique. En général.

— C'est quoi s'bordel? Késki s'est passé ici?

Exploit remarquable, Bobbu ferme bien sa gueule, ne tombe pas dans le piège tendu par Moss. Au moindre mot, il nous matraque.

Il nous tourne autour comme une hyène ayant senti le repas proche. Durant de longues minutes, attendant la faute.

Les petits carreaux mosaïque nous rentrent dans les genoux. Ce n'est rien au tout début, mais croyez bien que ça devient rapidement douloureux.

— Allez, dégagez de là, ou vous serez privés de petit déjeuner.

Que ce serait dommage. Un bol de lait largement coupé d'eau avec un morceau de pain rassis, avouez qu'il y aurait de quoi s'en vouloir de manquer pareille aubaine.

Nous n'en faisons bien évidemment pas la remarque, de peur de déclencher les réflexes matraqueurs de Moss. Déjà bien heureux qu'il nous laisse filer sans représailles.

Nous filons jusqu'à notre chambre à travers ce dédale de couloirs sombres et froids. Ce vieux bâtiment n'est franchement pas adapté à l'accueil d'enfants, fussent-ils monstrueux.

Nous nous habillons vite fait, et nous précipitons jusqu'au réfectoire. Dans la journée, il nous est possible de circuler librement à l'intérieur. Du moment qu'on s'acquitte des tâches qui nous sont allouées. Nous

verrons cela plus tard. Place à la dégustation pour l'heure.

— Eh Phaco...

— Ouais Bobbu?

— Merci pour tout à l'heure. Je sais qu'ils vont me massacrer maintenant, mais vivre ne serait-ce qu'une fois ce que tu m'as offert valait bien ça. Mais t'as vu la gueule de Fender? Et Pardo... lui je sais qu'il me prépare un sale truc, mais putain que c'était bon de l'humilier comme ça.

Les couloirs résonnent de nos rires conjugués. Je dois avouer que c'est un aspect des relations humaines que je n'avais pas beaucoup exploré jusqu'alors. Ça fait du bien de rire, même si, Bobbu a raison, cette partie de rigolade pourrait nous coûter cher.

Le réfectoire. Une trentaine de tables en bois massif, pouvant accueillir chacune dix personnes. Nous sommes actuellement environ 150, mais, paraît-il, certaines périodes sont plus génératrices de petits délinquants, si bien que l'établissement fait le plein.

Nous prenons la file d'attente, bons derniers.

La cuisinière n'est pas tout à fait conforme à l'image naïve que l'on pourrait s'en faire.

Si vous vous attendiez à trouver derrière les fourneaux une aimable dame, amoureuse de la bonne

chère et du partage... oubliez.

Martha Petigloups. Son métier n'est manifestement pas un sacerdoce, mais plutôt une corvée, une véritable torture. Et elle nous le fait bien payer en nous concoctant les plus immondes gruaux, les plus amères ragougnasses. Pour dire, Mollo était un grand chef étoilé, en comparaison.

L'énorme poireau qui siège au bout de son gros nez fait bien sûr parler de lui, et nourrit bien plus les conversations que ses plats ne le font avec nos estomacs.

Elle nous scrute, nous méprise... nous déteste, je crois.

Elle vous balance des louchées de nourriture comme elle vous cracherait à la gueule.

Elle, je ne peux cependant lui reprocher de faire de différence. Elle ne me hait ni plus ni moins que tous les autres. Tous à la même enseigne pour Martha, nous sommes tous des sous-merdes.

Vu son important embonpoint, je ne peux imaginer qu'elle s'alimente de ses propres préparations. Elle nous réserve tout, dans une totale abnégation.

Ce matin, bol de lait à la flotte, ou d'eau aromatisée au lait, à voir, avec un gros quignon de pain rassis. Bon. Je regrette forcément les confitures et le pain frais de chez ma chère Pétunia, mais je ne peux me permettre d'en parler.

Nous nous installons à notre table habituelle. Nous avons nos réservations, sommes importants, avec Bobbu. Les VIP de la Côte d'Amour... les égards dus aux parias. Personne ne veut manger à nos côtés.

Moi je suis quand même habitué à la solitude, elle a été ma meilleure compagne de longues années durant. La plus assidue en tout cas.

Elle m'a parfois fait pleurer, mais je la préfère au final à bon nombre de mes congénères.

Bizarre de dire qu'on est seul lorsqu'on est le centre d'une attraction attirant chaque jour des centaines de personnes. Mais ces gens-là ne m'apportaient rien du tout en termes de rapports humains.

Vu le niveau général qui règne ici, je peux dire qu'être mis à l'écart ne me dérange pas. Bobbu pas plus, si j'en juge par l'appétit avec lequel il avale cette merde.

Mais la gourmandise de Bobbu est-elle bien une preuve? Je crois qu'il continuerait à manger à l'article de la mort.

Et toujours une main sur les couilles, bien sûr. C'est son doudou, dirait-on, ça doit le rassurer de se malaxer les bourses.

Lorsque nous avons terminé, chacun lave son bol, sous l'œil attentif et malveillant de Martha. Bâclez donc le travail, et vous le paierez cash.

Parfois, certains tentent de se moquer d'elle, et c'est à

coups de poêle que se règle l'affront. C'est d'ailleurs la seule utilisation qu'elle connaisse de cet ustensile contondant, je pense.

Puis direction ateliers. Les premiers temps, lorsqu'on m'a parlé d'ateliers, j'ai de suite imaginé des activités créatives et artistiques, pour développer nos jeunes esprits. Je croyais même, au tout début, qu'on nous dispenserait des cours, qu'on étudierait. Je pensais, suis-je naïf, qu'obligation était faite à ce genre d'établissement de nous faire suivre un enseignement.

J'étais tout de même assez loin de la réalité.

Chacun connaît son rôle, la tâche qui lui incombe.

On ne nous rappelle rien, aucun ordre direct. Mais nous avons plus qu'intérêt à répondre présents.

Bobbu et moi, on nous a alloué la corvée de chiottes.

Logiquement, c'est stipulé dans le règlement, elle est attribuée au tour par tour. Chaque jour, deux enfants sont censés être désignés pour nettoyer la merde des autres.

Sauf qu'en réalité, les gardiens font ça à la tête du client. Et moi, avec la mienne, autant dire que j'écope systématiquement de cette tâche. Terme qui dépeint d'ailleurs assez bien la nature du travail à accomplir.

J'imagine que ma tête de chiotte, ma gueule de merde, influence largement les décisions des gardiens à ce sujet.

J'ai donc plus souvent la tête au-dessus et les bras dedans que le cul vissé sur les gogues.

Bobbu est logé à la même enseigne, nous sommes voués à vivre les mêmes expériences, en tant que lie de cette micro société.

Autant vous dire que le mot a vite été passé. Nos camarades ne se privent pas pour en foutre partout. Ils éviteraient, s'ils devaient se charger du nettoyage à leur tour, mais là...

Je soupçonne même qu'ils suivent un régime spécial pour accélérer le transit. Ce qu'ils laissent derrière eux est simplement inhumain.

Bobbu râle et peste contre ces dégueulasses. J'ai cessé de croire que cela servirait à quelque chose, et me tais donc.

Justement, l'un d'eux est en pleine action. Nous l'entendons forcer comme un beau diable. Il s'agit du russe. Alexey le grand, le cauchemar des dames pipi.

Avec lui, on peut s'attendre au pire.

Le rouleau de papier entre en action. Puis la brosse frotte les parois.

Bobbu manifeste un semblant d'espoir. La chute de ce grand con dans la douche l'aurait-elle ramené à de meilleurs sentiments envers nous?

Chasse d'eau tirée.

Il sort, en sueur, nous adresse un immense sourire.
Sans équivoque.

Il a miné le terrain, j'en suis certain.

Bobbu pénètre les lieux du crime à sa suite. Et hurle.

Le salopard s'est servi de la brosse pour barbouiller
l'assise et les murs.

Alexey fait entendre son gros rire débile et se casse.

— Tant va le russe au pot qu'à la fin je me lasse,
gueule Bobbu, tentant de garder son humour, mais
réellement courroucé.

— Lui va falloir qu'on lui réserve une bonne surprise
un de ces quatre.

— Putain, je veux oui. Regarde-moi ça. Pas possible, il
s'est retenu une semaine pour faire ça, ou ils étaient
plusieurs. Quel enfoiré, bordel. On lui fera payer ça oui,
faut pas exagérer quand même. On va devenir les
nouvelles terreurs, fini le roucmout qui se laisse faire,
chier quoi!

Voilà donc notre occupation principale. Nettoyer les
humeurs intestinales de nos camarades, et essuyer leurs
humeurs tout court. Mais quelque chose me dit qu'il va
y avoir du changement.

Si même Bobbu y est décidé... et je crois qu'il l'est plus
que jamais.

Il trépigne et rage tout en récurant le cadeau du

russe. Il est en colère. Et c'est certainement une très mauvaise idée de l'avoir poussé ainsi.

Bobbu le jovial va changer de visage.

Moss entre dans les w.c., accompagné de Ramon. Les gardiens prennent souvent leur pause clope ici. C'est interdit, mais ils s'en foutent. Et c'est pas nous qui leur ferons une remarque, pensez donc.

Ramon est un vieux beau. Il ne pense qu'aux femmes et au cul, ne sait parler que de ça. Il pense encore être un irrésistible séducteur.

Je crois qu'en vérité, le seul à être sous le charme, c'est lui. Il passe son temps à s'admirer dans le vieux miroir étamé tout mité.

Moss se fout de notre gueule en nous regardant gratter la merde, et Ramon en rit tout en dévorant l'image renvoyée d'un lui dans toute la splendeur de son sourire éclatant.

Sourire qui a dû lui coûter une sacrée pincée, car plus aucune ratiche n'est d'origine. Si blanches qu'elles en deviennent fluorescentes dans le noir. Ses cheveux, hautement gominés et tirés en arrière, ne sont d'ailleurs pas en reste pour ce qui est de briller.

Avoir une certaine estime de soi, je veux bien que ce soit une bonne chose. Mais lui pue carrément l'autosatisfaction. S'il pouvait se mettre enceint, je crois

qu'il n'hésiterait pas.

Il raconte à Moss le week-end qu'il a passé à séduire la moitié de la gent féminine de la création, et notamment cette petite jeune dont les yeux sentaient la bite à trois kilomètres. Qu'il a le nez pour ça, un infallible sixième sens pour sentir les femmes réceptives à ses avances, ce qui somme toute ne relève d'aucun exploit extrasensoriel, puisqu'elles le sont toutes. Enfin, vous voyez un peu le tableau.

Il ne lui passe aucun détail sur le déroulement de la soirée, y compris concernant les choses plus intimes.

N'y tenant plus, elle l'a ramené chez elle pour profiter au plus vite de son corps d'Apollon et de sa verge divine (si, si, il l'a bien dit tel quel). Elle s'est désapée en un quart de seconde et s'est retrouvée sur le dos, genoux sous le menton.

Sa conquête avait selon ses dires des lèvres vaginales (excusez mon ignorance, mais la chose m'a surpris... je ne savais pas du tout que des lèvres puissent se situer à cet endroit précis) d'une taille hors du commun et battaient comme des escalopes lorsqu'il l'a prise par derrière (quel lâche). Et qu'elle mouillait et dégoulinait tant que même lui, oui, même lui, ce qui n'est vraiment pas peu dire tant il n'a pas de gros que les chevilles, est rentré comme dans du beurre. Du Ramon dans le texte, quoi.

Évidemment, nous n'en doutions pas, elle a hurlé et hululé son plaisir si puissamment que les trois quarts de

la ville sont venus cogner à sa porte, pour interrompre ce moment orgasmique... par pure jalousie, bien sûr. Puis il a laissé son bout de viande en jupons dans un état comateux, car voyez vous, le sexe à ce niveau de perfection peut engendrer des effets secondaires parfois quasi létaux chez ses partenaires.

Bobbu pouffe de rire derrière sa cloison, et frotte la paroi de plus belle pour couvrir le son émis. Pourvu que Moss ne l'entende pas.

Bon sang. Mais comment Moss peut-il écouter tout ça, ce ramassis de conneries, sans broncher. Ne pourrait-il pas lui intimer l'ordre, d'un simple regard marron, de fermer sa si grande et putain de gueule?

En portant mes yeux sur lui, je comprends comment. Il se trouve qu'en fait, Moss se fout du tiers comme du quart de ce que peut raconter son collègue, et n'en écoute rien.

Il a dans les oreilles un casque relié à son smartphone, et écoute une musique qui le fait onduler très légèrement.

Ramon, trop occupé à s'idolâtrer, ne se rend compte de rien, incapable d'imaginer qu'une tranche de sa vie inventée et dont il est le super héros puisse ne pas fasciner son collègue.

Ils finissent par ressortir, en mettant au passage une petite gifle sur les joues rebondies de Bobbu, histoire de lui rappeler que, quand bien même s'émanciperait-il du

joug de ses tyrans adolescents, il resterait pour eux et à jamais le gros et gras roucmout. Et non sans m'avoir gratifié de quelques «nom de dieu, pas possible d'avoir une gueule pareille» et autres «c'est quand même une vraie publicité vivante faite à la contraception» ou bien «je comprends pas qu'on laisse vivre de pareilles choses».

Oui. C'est assez habituel. Les gens passent plus de temps à tenter d'imaginer pourquoi, par quelle cruauté on m'a donné et laissé vie, qu'à se demander si ce qu'ils disent peut me blesser ou ce qu'ils pourraient bien faire pour améliorer mon quotidien.

C'est comme ça.

Les gens ont de drôles d'idées concernant l'apparence, il faut bien le dire.

Par exemple, lorsque quelqu'un meurt, ou a un accident provoquant un handicap, surtout quand il s'agit d'un enfant, vous avez tous entendu, ou même dit ça, je suppose: «Oh le/la pauvre, il/elle était si beau/belle».

Hein??? Que viennent foutre là-dedans les considérations esthétiques???

Et moi alors? Et tous les moches de la terre? On peut crever ou être défiguré, ce serait moins grave sous prétexte que ça ne nous enlève aucune beauté?

Bon, en même temps, pure question rhétorique, car pour la majorité des gens, me concernant, je connais la réponse.

Je suis pour eux une offense, ils sont outrés de ne pouvoir se promener avec leurs enfants sans tomber sur ce spectacle désolant et horrifiant, qui pourrait bien filer boutons et cauchemars à leurs jolis bambins.

Je crois qu'ils auraient plus d'empathie pour moi si j'étais un chiot ou un chaton qu'on malmène quelque peu, en exposant la chose sur Facebook ou bien Twitter, comme j'ai pu le constater le soir en salle de loisirs.

Là, des millions de personnes auraient vite fait de hurler au scandale et d'envoyer à l'échafaud le responsable de pareille ignominie.

Oui, mais... je ne suis ni un chiot, ni sur un réseau social à la con.

Dans la réalité, sans la barrière de l'écran, les gens ne cherchent plus à se donner bonne conscience en déclamant publiquement et avec force empathie, à la face du plus grand nombre, qu'ils sont outrés. Qu'ils sont contre ce genre d'agissements, contre la faim dans le monde et les guerres, et contre Marcel Dugenou, 38 rue des festivités, 06 58 45 62 31, qui n'est qu'un gros bâtard et un enculé, et qui, d'abord, n'a qu'une sale gueule et est vraiment tout moche, parce qu'il a foutu une trempe à son matou qu'avait chié partout. Haro sur le baudet, pendez le haut et court.

Des fois j'ai l'impression que les gens ne savent pas s'indigner seuls, qu'ils ont besoin qu'on leur indique vers quoi tourner leur indignation. Une fois qu'ils ont la direction à emprunter et le ton à adopter, alors ils

peuvent s'indigner de tout et n'importe quoi. Sont capables de tout pour un sujet qui au départ les laissait indifférents. Bizarre quand même.

Non, décidément, dans la vraie vie, les vraies gens, comme ils disent à la télé (haha), ils n'hésitent pas vraiment à te cracher et te marcher dessus si elle ne leur revient pas, ta gueule. Si elle ne s'inscrit pas dans ce qu'ils ont défini comme l'acceptable normalité physique.

Eh ouais. Je ne suis pas acceptable, pas fréquentable, de près ou de loin.

En dépit du côté peu reluisant de notre job, Bobbu siffle maintenant. On nous chie dessus, au propre (euh, ouais, enfin, vous comprenez hein) comme au figuré, soit... mais il s'en fout royalement aujourd'hui. La colère et le dégoût sont passés. Il n'a plus que le goût de la victoire, fugace, momentanée certes, sur ses harceleurs.

10H. On a droit à une pause.

Le bâtiment forme une sorte de grand U. Délimitée par ses ailes, une grande cour intérieure. Elle est fermée à son extrémité par d'immenses grilles surmontées de barbelés. Notre parcours santé. On y sort une fois le matin, et on y passe une partie de l'après-midi. Ça fait du bien de respirer l'air pur. Dedans, ça pue et c'est vicié, ce n'est vraiment pas assez aéré.

Ici, c'est toujours le gardien Nounours qui nous

surveille. Je ne sais pas quel est son véritable nom, tout le monde l'appelle ainsi, y compris ses collègues. Une montagne de barbaque de deux mètres environ, barbue et velue comme un fauve. Impressionnant bonhomme, aussi grand et fort qu'Hercule, je soupçonne. Et aussi gentil que lui.

Il est effrayant d'aspect, car on se dit que pareille carcasse pourrait nous briser l'échine comme il le ferait de vulgaires cous de poulets.

Mais je ne l'ai jamais vu abuser, ni même user d'ailleurs, de sa supériorité physique.

Sa seule présence dissuade efficacement les petits rigolos de commettre des méfaits.

Si, la seule fois, je crois, où je l'ai vu intervenir, depuis que je suis là, c'est lorsque le russe voulait fracasser le crâne d'un autre dur à cuire, Marco la brute. Marco travaillait dans une autre aile du bâtiment, on ne le voyait que très rarement en fait.

Un bas de plafond, tout juste apte à voir dans ses congénères des êtres soumis ou bien frappés... et donc ensuite soumis. Pas d'autre alternative. Ses immenses yeux bleu acier marquaient au premier regard. Il vous faisait froid dans le dos tant il était difficile d'y déceler une quelconque humanité. Aucune pitié chez lui, c'était de suite clair.

Un embignonné, comme dirait Bobbu. Me demandez pas ce que cela veut dire au juste, ce sont les

expressions de mon pote ça. Je sais juste que c'est pas un truc sympa et que finalement, ça va plutôt bien à cette tête de con.

J'ai l'impression que son évolution s'est faite un peu au détriment de son système nerveux central. Reste qu'elle a largement privilégié la stature, puisque cet énergumène égale, voire surpasse le russe en cela. Ses mains, deux rumstecks souvent saignants, n'ont pour autre fonction que de servir d'arme contondante. Et je me suis laissé dire qu'il en a «contondé» un sacré paquet, des gueules.

Les caresses, c'est pas son truc à Marco, son sens du toucher ne doit pas être assez fin et développé, faut qu'il y aille fort s'il veut sentir quelque chose.

Pour une fois donc, le russe agissait à raison, pour défendre un jeune enfant qui, je l'apprendrai plus tard, était en fait son petit frère... avec un courage certain, puisque rien ne lui garantissait de gagner ce combat-là, vu la nature belliqueuse et hautement armée de l'opposition.

J'ai un peu honte, mais j'avoue que ma curiosité a été piquée au vif. Je me suis demandé avec une certaine envie malsaine lequel de ces deux colosses allait pouvoir l'emporter. Vous savez, comme lorsque, tout même, on se demande qui de l'éléphant ou du rhinocéros est réellement le plus fort. Ouais je sais, hautement scientifique comme raisonnement.

Bobbu était exactement dans les mêmes dispositions

que moi, et je pouvais lire dans ses yeux l'impatience et une joie morbide.

Mais... Nounours est arrivé, nous privant de réponse à nos questionnements.

Il a chopé les deux gaillards par la peau du dos, les a fait décoller du sol et les a portés jusqu'à l'intérieur comme s'ils n'avaient été que fétus de paille.

Lorsqu'il les a ramenés, les deux étaient bel et bien calmés et n'allaient pas recommencer de sitôt.

Tout cela sans s'énerver, dans le calme le plus total. Nounours n'a pas besoin d'en faire des tonnes pour imposer le respect.

Si ça avait été Moss, les deux auraient été roués de coups de matraque avant même d'avoir songé à troubler l'ordre établi. Puis ils auraient passé quelques semaines à l'isolement.

Nounours ne les a même pas signalés. J'ignore ce qu'il leur a dit, en privé, mais cela a suffi.

Depuis, les deux clans s'évitent soigneusement dans la cour. Et maintenant que j'y pense, on ne voit plus du tout le grand Marco depuis un sacré bout de temps. Peut-être a-t-il fini sa peine, ou atteint l'âge de rejoindre un autre établissement. Autant dire que dans un cas comme dans l'autre, je ne le regretterai pas.

Avec Bobbu, on a notre coin à nous. Comme à la cantoche quoi. Celui où aucun des autres ne veut aller,

parce que nous y sommes.

Ce sont des plots de béton, le long du grillage extérieur, sur lesquels nous posons indolemment nos culs.

Le généreux fessier de Bobbu en déborde allègrement, mais pour rien au monde il ne laisserait sa place.

D'ici, nous observons le monde extérieur. Celui des gens libres et honnêtes. Enfin, ceux qui ne se sont jamais fait choper, en tout cas.

C'est un spectacle appréciable, ça nous relie à la vie, la vraie. Celle qu'on peut espérer retrouver un jour.

Dans la rue, immuable, le vieux Croûtenlard. C'est Bobbu qui l'a nommé ainsi. Je sais pas pourquoi exactement, mais je trouve que ça lui va plutôt bien.

Un mendiant qui semble faire partie du mobilier urbain, plus présent et plus rouge qu'un feu de carrefour. De ses hirsutes et immenses barbe et chevelure blanches, jaillit un visage pourpre, gai et enjoué, peu enclin à pleurer sur son sort. En relatif embonpoint, l'homme ressemble à s'y méprendre à l'image que l'on se fait du petit papa Noël. Un peu poivrot tout de même. Pas de jouets dans sa hotte, juste du beaujolais.

Contre une pièce et une bouchée de pain, il pousse la chansonnette. Plus sûrement, contre une louchée de vin, il esquisse une danse.

Toujours accompagné de son fidèle chien à trois pattes. Fidèle ou non d'ailleurs, j'en sais rien, juste que ce pauvre clebs n'a pas trop le choix que de rester immobile, écrasé sous le poids des années. Seules sa queue, et sa tête un peu, remuent de temps à autre. Son pelage jaune, aussi élimé qu'un vieux pantalon de velours côtelé arrivé en bout de course, le fait ressembler à une vieille pelisse jetée en vrac sur le trottoir. Bobbu l'a appelé «Couché», vu que ce doit être le seul ordre auquel il soit encore en mesure d'obéir sans jamais rechigner.

Croûtenlard et Couché partagent leur existence, et s'appuient l'un sur l'autre pour la rendre moins pénible.

Si je me mets à la place de Croutenlard, je peux imaginer quelle béquille, aussi bancale soit-elle, représente pareille compagnie.

C'est avec une certaine tendresse que nous nous foutons de sa gueule. Sans méchanceté aucune, avec reconnaissance, même. Car il nous divertit agréablement, nous fait momentanément nous évader de ce trou à rat.

Bobbu se régale autant que moi à observer ce personnage emblématique de cette rue.

Les gens passent devant lui sans s'arrêter la plupart du temps, font même un détour pour l'éviter. Mais certains apprécient, au même titre que nous, et le gratifient d'un salut, d'un bonjour, d'un sourire ou d'une pièce. Ce qui suffit pour lui à justifier sa présence.

Mais la vraie raison de notre positionnement systématique sur nos assises inconfortables est autre. Chaque jour, à heure régulière, passe devant nos yeux énamourés la plus jolie jeune fille que Bobbu et moi-même ayons jamais vue.

On ne connaît bien sûr pas son nom, n'avons jamais osé lui adresser la parole, mais chacun de nous en est secrètement amoureux. Bobbu lui a donné le joli et doux sobriquet de Princesse.

Elle est non seulement belle, mais semble de surcroît différente. Elle ne nous ignore pas, n'omet jamais de nous saluer de la main, en souriant sincèrement. Et quel sourire!

Ça change. D'ordinaire, la seule expression faciale que je déclenche chez les autres, c'est plutôt le dégoût.

Bobbu et moi, l'air totalement ahuri, lui répondons en levant la main, hypnotisés, ensorcelés. L'expression rêveuse de Bobbu en dit long sur ce que cette fille évoque pour lui.

Sa chevelure noir corbeau aux reflets lumineux, élégamment ondulée, encadre avec ravissement un visage angélique, aussi envoûtant que le chant des sirènes.

Ses immenses yeux de biche, ourlés de cils interminables, font passer les miens, porcins, pour des boutons de bottine. D'un noir profond, ils semblent vous attirer, irrésistiblement. Quelle expression!

Je suppose qu'elle fréquente une école proche, à en juger par sa tenue, qui fait vraiment penser à un uniforme scolaire.

L'instant est fugace, bref, elle ne fait que passer, mais cela nous comble pour la journée entière.

C'est grâce à ces petits moments que nous tenons.

Bobbu me jette un regard pour vérifier si je ressens la même chose que lui. Et il voit que oui, en dépit de la difficulté à lire quoi que ce soit sur ce visage maudit.

Nous restons ainsi, rêveurs, jusqu'à la fin de la pause.

Moss surgit dans la cour, un sifflet à la bouche. Il en donne trois coups, qui vous vrillent les tympans. Rien de plus.

Cela suffit pour provoquer la migration de masse vers nos quartiers.

Nul n'a intérêt à rechigner, à traîner des pieds, nous en sommes tous conscients. Ce serait un affront que Moss laverait à grands coups de latte.

Chacun reprend son poste. Et pour nous ce sera les chiottes.

Nous en lavons le sol à grande eau, frottons au lave-pont avec énergie.

Le vieux carrelage, usé par le passage des utilisateurs et les années, est devenu poreux et difficile à nettoyer. La crasse s'y incruste et semble y trouver refuge contre

les assauts forcenés et répétés de nos brosses et balais.

Puis, enfin, la sirène tant attendue retentit dans tout le bâtiment.

Midi, l'heure d'aller bouffer.

Tous se précipitent comme des morts de faim.

Bobbu et moi nous y dirigeons calmement.

Nous savons pertinemment que même en arrivant les premiers, nous ne serons pas mieux servis pour autant.

On nous réserve les boulots de merde, et il en va de même pour la bouffe.

Avec quelques autres parias, nous écopons toujours des bas morceaux, si tant est que dans le lot, il y en ait de nobles.

Les plus vilains morceaux de viande, les plus gras et filandreux, nous sont systématiquement servis. Si les haricots ou les patates ont accroché au fond, c'est à coup sûr à nous que sont distribuées les parties carbonisées.

Comme si, parce que je suis moche, affreux et hideux, je n'avais pas besoin des mêmes nutriments que mes camarades, beaux, ou au moins pas trop laids, normaux, quoi.

Comme si Bobbu était un estomac poubelle, à même de digérer n'importe quelle merde. Ouais, merde. Ça résume quand même assez bien notre vie, ici ou dehors.

Aujourd'hui, une espèce de ragougnasse immonde, où nulle partie ne peut être différenciée, nous est aimablement servie.

C'est notre moment d'équité, on sera sur un pied d'égalité avec les autres, pas moyen pour Martha de trier. Tout le monde mangera la même saloperie.

C'est stupide, mais ça fait du bien. Ça n'améliore pas notre condition, mais on se sent un peu moins minables lorsqu'on regarde l'assiette de nos camarades, et qu'on constate qu'ils n'ont pas mieux que nous.

Chacun tend son assiette, et Martha y balance avec rage une grosse "louchée" de sa préparation. La restauration rapide selon Martha. Vite servi, dur à avaler, rapidement dégueulé.

Impossible d'identifier visuellement de quel aliment il s'agit. À l'odeur pas plus de chance, et je soupçonne qu'il en ira de même au goût.

Ses plats sont aussi amers qu'elle l'est, elle.

Cette vieille radasse aigrie nous hait, déteste se trouver là, et nous le fait payer par ses abominations culinaires.

Heureusement pour moi, j'ai été habitué depuis tout bébé à ingurgiter les moins savoureuses pâtées.

J'ai eu un bref aperçu de la bonne cuisine chez Pétunia, mais disons que manger sans plaisir m'est tout

à fait habituel. Manger parce qu'il le faut.

Cela dit, j'ignore ce que Bobbu avait pour habitude d'ingérer avant sa venue dans ce centre, mais il ne paraît pas plus gêné que moi par le goût exécrable de notre pitance.

Je crois que pour lui comme pour moi, le principal est d'avoir de quoi se remplir la panse. Ce qui, dans son cas, n'est tout de même pas peu dire.

Autour de nous, les mines déconfites nous prouvent que tout le monde ne s'accommode pas aussi aisément que nous de cette bouffe écœurante.

Certains de nos camarades sont verts et nauséux rien qu'à penser piocher là-dedans.

Finalement, Bobbu et moi avons de la chance. Faut dire aussi qu'avoir la tête en permanence plongée dans les chiottes aide à relativiser. On en devient moins délicat, n'est-ce pas.

Un murmure collectif emplit doucement le réfectoire, fait d'un ensemble de petites discussions isolées et chuchotées.

Fender et sa bande ont d'ailleurs d'autres préoccupations que leur seul repas. Nous.

Ils nous scrutent avec insistance, d'un air peu amène.

— Bobbu, va falloir faire gaffe à nos culs, si tu veux mon avis. Ils se sont ressaisis, et ils ne sont manifestement pas très contents. Regarde Pardo. Il leur

déverse son fiel, et eux, ils le boivent. Il va nous foutre sacrément dans la merde. Enfin, plus qu'on ne l'est déjà, quoi.

— Quelle Joséphine à la renverse celui-là. Faut qu'on trouve un moyen de l'isoler des autres, Phaco, sinon il les incitera sans arrêt à nous faire chier. C'est tous des gros cons, mais je suis presque sûr que sans lui pour les pousser au cul, ils seraient moins assidus pour nous les briser.

— T'as pas l'impression qu'ils sont plus que de simples potes, avec Fender?

— Oh ben si, bien entendu. Pourquoi tu crois que je lui donne tous ces petits surnoms? Fender doit lui entretenir la turbine à chocolat, si tu vois ce que je veux dire.

— Euh, franchement, je suis vraiment pas sûr de voir, non. Ni même d'avoir envie de comprendre, d'ailleurs. Et tes expressions, comment veux-tu que j'en saisisse le sens, jamais je n'ai entendu tout ça avant de te connaître.

— Eh ouais, c'est qu'il est unique le Bobbu, dit-il en riant.

Les autres furieux prennent cela pour une provocation. Ils ne tenteront rien ici, pas sous les yeux de Moss.

Mais j'ai bien peur qu'ils ne frappent fort dès que l'occasion s'en présentera.

Va falloir être méchant, mon vieux Phaco. Les calmer une bonne fois pour toutes, en leur laissant un souvenir impérissable de ce qu'il en coûte de s'attaquer à l'homme porc et à ses amis.

Moss fait sa ronde au milieu des tables. Il a senti les tensions monter. Il a du flair, le molosse.

Ses narines frémissent, ses sourcils s'agitent. Il est électrisé, un rien déclencherait une avalanche de coups de matraque. Mieux vaut faire profil bas lorsqu'il est ainsi.

Même Bobbu le comprend bien et se tient à carreau.

Nous bouffons notre déjeuner, tête baissée.

Le russe ne s'est pas calmé assez tôt. Son énorme tête vide dépasse trop du rang.

Moss lui tombe sur le râble, le passe littéralement à tabac.

Je n'aime pas du tout Alexey, mais Moss abuse clairement. Rien ne justifie cela.

Il le traîne au sol, inconscient, pissant le sang et maculant le sol.

Je me surprends à penser, j'en ai honte, que c'est certainement à nous qu'échoira le devoir de nettoyer tout ça.

On devrait s'estimer heureux, Bobbu et moi. Alexey restera certainement à l'isolement pendant un bon

moment. Il manquera à la bande à Fender un élément essentiel pour venir à bout de notre bande à nous, celle des deux parias. Malgré tout, on ne s'en réjouit pas.

La sueur perle au front de Bobbu pour finir par s'écouler le long de ses paupières, sur ses yeux exorbités. Il a peur. Moi aussi, du reste. On vient d'avoir un aperçu de ce qui nous pend au nez, nous tous, avec Moss dans les parages.

Plus personne n'ouvre la bouche. Même pas pour manger. Surtout pas pour ça, devrais-je dire.

Le gardien Ramon est resté là pour nous surveiller, avec la harpie Martha bien sûr, mais là n'est pas la raison de ce silence et de ce calme.

Si Moss n'est plus dans la pièce, il a laissé derrière lui la terreur qu'il nous inspire. Rien de tel pour nous faire filer droit.

Je ne voudrais pas être à la place du russe. Je pense qu'il va encore éponger à l'abri des regards.

Coup de sifflet. Il est temps de débarrasser les tables... et le plancher.

Beaucoup n'ont pas fini leur mets délicat. Chacun de ceux-là ramasse une claque appuyée, par les bons soins de Martha.

Tout ce qui n'est pas consommé est remis dans une grande marmite, et ces restes nous seront de toute façon servis au prochain repas. Rien ne se perd ici.

Nous empruntons l'immense couloir menant à nos bureaux, où les papiers sont conditionnés en rouleaux et toujours remplis de manière anonyme.

Ramon nous rattrape et nous stoppe.

Bobbu me lance un regard inquiet.

— Oh vous deux là. À partir de demain, le centre va s'ouvrir à d'autres activités. Besoin de fonds, voyez. On va fournir un service de blanchisserie. Y a tout ce qu'il faut, manque plus que les volontaires pour s'en occuper. Il nous faut des gars sérieux pour ça. Vu que vous faites jamais chier et accomplissez du bon boulot dans les gogues, j'ai pensé à vous. Vous en dites quoi?

Bonheur. L'occasion est trop belle. Mais est-elle seulement vraie?

Se sortir enfin de la corvée de chiottes.

— On est d'accord. Hein Bobbu?

— Oh que oui. Ça nous changera, on peut dire. Merci m'sieur Ramon.

— OK, parfait, à partir de demain, vous serez donc alloués au service blanchisserie. En attendant, on a une conduite qui commence à sentir, ça doit être bouché quelque part, au niveau des évacuations. Vous allez me déboucher ça.

Notre joie retombe bien vite. On a déjà eu à plusieurs reprises à nettoyer cette conduite. C'est un travail dégueulasse, plus que salissant.

Doit encore y avoir un énorme bouchon, mélange d'excréments, de papier cul et de poils. Tout cela assemblé donne la pire matière du monde, sorte de Golem, né pour nous nuire.

Vraiment à gerber. Rien qu'à y penser, j'en ai des hauts le cœur.

Ramon nous escorte jusqu'au regard ménagé dans le sol, dans un petit local situé entre douches et w.c..

La trappe posée dessus, en béton massif et épais, est d'un poids effroyable. De plus, la crasse qui s'infiltrer dans les joints en rend l'extraction encore plus malaisée.

Bobbu et moi, de chaque côté, forçons comme de beaux diables pour la décoller.

Bobbu est moins fort que moi, je suis donc obligé d'adapter mon effort en fonction du sien, pour éviter de sortir la trappe de travers... ce qui la coincerait pour de bon.

Suite à d'interminables essais, la voie est libérée.

J'aurais bien dit enfin, si cela ne signifiait pas qu'il nous faut maintenant descendre dans les entrailles du centre de détention.

L'endroit où convergent et stagnent les fruits de la digestion de la déjà immonde cuisine de Martha et autres résidus de lavage. 150 trous du cul, ça en produit, de la merde et du savon mêlé de poils.

Ramon me balance de grands gants et des bottes de

caoutchouc. Comme si ça suffisait pour descendre là-dedans.

Ils doivent penser que ma gueule est tellement horrible que même les germes pathogènes n'oseront pas s'en prendre à moi.

Puis il me tend une perche, munie d'un crochet à son extrémité. L'arme anti occlusion.

Quand faut y aller... Bobbu est déjà au bord de l'asphyxie, rien qu'à pencher sa tête au-dessus de cet infâme trou.

OK, c'est moi qui m'y colle. Ce qui reflète bien la réalité, tant les parois gluantes semblent vouloir me prendre à leur piège.

Puis je sais ce qui attend Bobbu. Pas envie de subir ça.

Je descends donc, mes épaules frottant contre ce dont je préfère ne pas imaginer la nature.

Les murs sont vivants ici, on dirait réellement un système digestif géant. Ce qui au final, n'est pas loin d'être vrai.

En haut, j'entends Ramon qui a entrepris de conter à Bobbu, avec force détails, de quelle manière il a ravi ses dizaines de conquêtes féminines en étant simplement ce merveilleux étalon qu'il a toujours été.

J'imagine aisément Bobbu le traitant d'orchidoclaste et de nodocéphale, en pensée. Oui, ce sont des mots qu'il affectionne.

Je ne suis pas certain que Bobbu ne vomisse pas avant moi, finalement.

Je me faufile dans les tripes du centre de la Côte d'Amour.

Vu d'ici, le nom en paraît encore plus usurpé.

Les tripes, ouais. Ce qui est logiquement terminé par un sphincter. Une sortie, autrement dit. J'ai pas encore prévu de m'évader, mais rien ne semble prévu ici pour nous en empêcher. En dehors de ce bouchon de merde.

Ça doit bien «déboucher» quelque part.

Pour l'heure, je m'occupe de désolidariser tous les éléments constitutifs de cet amas écoeurant. L'odeur qui s'en dégage est juste insupportable.

Je ne me prive pas pour dégueuler un bon coup. Après tout, les lieux s'y prêtent plutôt bien, non? On n'en est plus à ça près...

Après de longues minutes de ramonage, travail accompli. Constipation soignée, transit rétabli.

Je sors de là en crachant et toussant mon dégoût.

Ramon fume tranquillement sa clope, et continue son récit sans interruption.

Bobbu est désespéré, mais se sent obligé d'ajouter parfois des «oh» et autres «ah» admiratifs.

Je me suis toujours demandé si Ramon ne finissait pas par croire lui même aux énormités qu'il invente. De

l'auto persuasion pour maquiller la réalité de sa vie que j'imagine minable.

— C'est bon, ça s'écoule bien?

— Ouais, nickel. Jusqu'à la prochaine, quoi.

— Parfait. Va prendre ta douche, tu pues comme un goret.

Fier de sa sortie, Ramon explose littéralement de rire. Sûr qu'avec un humour pareil, il doit en séduire à foison, des dames.

— Quand t'auras fini, vous me rejoindrez tous les deux en bas, à la cave. La laverie se trouve là. Votre nouveau lieu de travail. Je vous expliquerai le fonctionnement des machines. Croyez moi, faudra pas traîner, y aura de quoi faire, quand on commencera à recevoir le linge de nos divers clients. Ah, et remettez cette trappe en place.

— Bien monsieur. Je pourrai mettre mes affaires au sale, tant que nous descendrons?

— Ouais ben voilà tiens, comme ça t'apprendra vraiment à te servir des machines. Allez, grouillez-vous.

Nous passons par notre chambre, prendre des affaires de rechange, puis allons prendre une douche.

Bobbu aussi, car le simple fait d'avoir touché cette trappe et respiré ces vapeurs nauséabondes lui donne l'impression d'être souillé.

— Tu te rends compte Phaco? Finie la corvée de chiottes. Si ça se trouve, ils vont filer ça à Fender et Pardo, imagine un peu. Je te jure, si c'était le cas, je boufferai deux fois plus, juste pour leur en foutre partout.

— Ouais, ça va pas être un boulot passionnant, mais tout est mieux que ce qu'on fait pour le moment. Et si notre job retombe sur Pardo et Fender, compte sur moi aussi pour forcer la dose.

— Dingue quand même, jamais j'aurais pensé qu'on nous proposerait un jour une «promotion». Ramon est pas si con que ça au final. Gonflant, chiant à mourir, mais pas si con.

— J'espère juste que ça ne cache rien de pire, Bobbu. On verra ça demain, pas vrai?

— Pessimiste, va.

— Juste échaudé par la vie, haha. Quand on a ma gueule, on s'attend pas trop à recevoir des cadeaux. Si ils viennent, ben tant mieux.

— Ce serait cool si chaque jour on pouvait se doucher seuls. C'est quand même mieux qu'avec les autres nodocéphales, là, tu crois pas?

— Bah si, bien sûr, tu crois que je les aime plus que toi?

— Non. Et c'est bien pour ça qu'on est potes, non?

— En partie sûrement ouais. Puis moi je t'avoue que

tu dois être mon tout premier ami de mon âge.

— Et tu te crois exceptionnel, môssieu Phaco? T'as l'impression que j'en ai eu des milliers, d'amis de mon âge? Tout le monde s'est toujours foutu de ma gueule. On est pareils, je te dis, pour ça qu'il faut qu'on se serre les coudes.

— Ouais ben on se serrera les coudes, mais toi, arrête de les provoquer, les autres cons. Tu peux pas t'en empêcher, faut que tu attises.

— Bah, de toute façon, que je la ferme ou que je l'ouvre, je finis systématiquement par ramasser. J'ai de l'expérience en la matière, je peux te le dire. Donc j'ai pris le parti d'en rire à chaque fois que je le peux. Avoue, c'est kiffant de les voir tirer la gueule, non?

— Ouais, je dois dire que c'est assez jouissif, surtout au vu des revers qu'ils ont subi les dernières fois. Mais n'empêche, tu devrais pas les pousser à bout, je te jure, je pense qu'ils sont capables du pire si ils se sentent trop humiliés. Là encore, on a quand même de la chance que le russe se soit fait «caresser» et coincer par Moss.

— Punaise, t'as vu ça, il est fou quand même ce Moss. En plus, il avait rien fait cette fois-ci, le russe.

— Ouais, allez grouille-toi, faut qu'on s'habille et qu'on aille retrouver Ramon le ramoneur avant qu'il ne vienne nous chercher.

— Ramon le ramoneur... ah, tu t'améliores Phaco, tu vas devenir un bon à mon contact. Je te dis, on est

pareils, toi et moi. Je suis ton pair, Luke, ajoute-t-il d'une voix rauque en mettant ses mains en coupe autour de sa bouche et en soufflant comme une forge.

J'ignore totalement à quoi il fait allusion ou ce que cela évoque pour lui, mais il se marre comme un bossu.

Nous nous rhabillons de propre, et nous dirigeons vers les escaliers menant à la cave.

Il y a deux endroits qui nous sont formellement interdits, en temps normal.

La cave et le premier étage. Seuls les «punis» sont mis à l'isolement au premier. C'est en tout cas ce qu'il se dit. Alexey doit s'y trouver actuellement.

On est cantonnés au rez-de-chaussée, et on n'a pas intérêt à tenter une incursion ailleurs, ou gare à nos gueules. Du coup, je flippe un peu d'avoir à descendre. Énormément d'histoires et de légendes courent sur ces lieux qui nous sont interdits.

Bien sûr, y en a toujours un ou deux qui racontent qu'ils ont réussi à s'y infiltrer. Et que ce qu'ils y ont vu ferait frémir Moss le molosse lui-même.

Bon, la majorité de ces histoires ne sont que des conneries, je le sens bien. N'empêche. Je suis vraiment pas rassuré. Merde, d'habitude c'est moi qui fais peur.

Idem pour Bobbu le bravache. Il a les fesses qui applaudissent tellement il tremble lorsque nous arrivons face à la grande porte noire.